Saint-Albin Rousselin
FRC 4
30575

CORPS LÉGISLATIF.

CONSEIL DES CINQ-CENTS.

Case FRC 24870

NOTICE

SUR CHÉRIN,

GÉNÉRAL de division, chef de l'état-major général de l'armée du Danube,

MORT à Arau le 20 prairial à quatre heures de l'après midi, par suite de la blessure reçue dans la journée du 15 en avant de Zurich.

Quum fortissimi per acies, aut proscriptione cecidissent.

TACITE.

LA République vient de perdre un militaire *philosophe*. Ceux qui comprennent le sens de ce mot tant calomnié, ceux qui ont appris aux armées combien y est rare et seroit desirable dans les chefs la philosophie qui raisonne ses devoirs et leur but, sentiront tout ce que cette qualité ajoute d'intérêt au souvenir de celui qui la possédoit.

THE NEWBERRY LIBRARY

Tel est le rapport sous lequel m'a paru plus digne de regrets le général Chérin.

Quand un homme s'avance sur la scène de la révolution avec quelqu'avantage, on demande aussitôt : *Qu'est-ce qu'il étoit ? qu'est-ce qu'il faisoit avant la révolution ?* Que l'envie, si difficile à accorder aux contemporains la gloire la mieux acquise, que la curiosité fassent cette question sur Chérin : il y répond lui-même dans une anecdote qu'il m'a racontée.

A l'époque du 18 fructidor, un membre du Directoire, qui ne l'est plus, celui qui, déclarant dernièrement qu'il s'étoit opposé à la nomination de Schérer au commandement de l'armée d'Italie, oublia d'ajouter que c'étoit parce qu'il le vouloit conserver au ministère ; ce membre, cherchant à détourner de l'esprit de ses collègues l'estime que le général Chérin leur avoit inspirée, lui dit avec malignité, le plus haut qu'il put : *Général, votre père n'étoit-il pas généalogiste ? -- Citoyen Directeur, mon père étoit un honnête homme*, répondit Chérin. Cette réplique pourroit avoir l'air d'une épigramme ; cependant l'intention d'une épigramme étoit loin du cœur de Chérin : habitué à s'honorer de la probité de son père, il ne pouvoit croire que ce fût un outrage de la rappeler aux autres. C'étoit là le langage de son innocence : car conservant encore aux derniers temps de sa vie cette naïve simplicité, il avoit si peu appris son siècle, que, si on lui recommandoit quelqu'un pour un emploi, sans s'enquérir jamais : *Est-il parent de tel directeur ou de tel ministre ? a-t-il de la richesse, de l'influence ?* toutes ses questions se bornoient à celles-ci : *Est-il républicain ? est-il honnête homme ? a-t-il du talent ?*

Chérin fut généalogiste ainsi que son père, auquel il succéda à l'âge de dix-huit ans ; mais cet état n'étoit nullement la vocation de son esprit : les lettres, la

musique, la société des hommes les plus distingués par leurs connoissances, le consoloient de l'insipidité de ses travaux. Les premiers jours de la liberté commençoient à luire en 1788, Chérin n'attendit pas les victoires de la révolution pour en devenir le partisan ; les principes en étoient dans son cœur : il l'embrassa avec passion. Cette victoire si facilement remportée sur les habitudes de sa naissance, de son éducation et de son emploi, peut être la preuve qu'une ame pure et droite est la source de tout vrai patriotisme.

Héritier d'un patrimoine honorable, il avoit épousé l'intéressante fille du respectable Dacier, membre de l'Institut national. Il étoit arrivé à l'âge de vingt-sept ans, jouissant de tout le bonheur domestique, quand la guerre fut déclarée. Sa détermination nouvelle aussitôt arrêtée, il part pour l'armée. Du grade de sous-lieutenant, il arrive successivement à celui de général de division par une continuité de travaux utiles et d'actions de bravoure.

Personne n'ignore les services qu'il rendit comme chef d'état-major. A l'armée, on entend quelquefois dire de celui qui remplit cette place : *Ce n'est qu'un administrateur.* Ceux qui s'expriment ainsi n'ont pas réfléchi que les généraux les plus justement célèbres étoient sur-tout occupés à veiller sur l'administration. Le prince Eugène n'a pas moins dû sa gloire à ce genre d'attention qu'à ses hardiesses militaires ; c'est à ce soin que Bonaparte aussi a dû la suite non interrompue de ses succès : et sans approfondir encore la cause de nos derniers revers, on sait déja pour combien y entre la négligence de l'administration. Chérin avoit particulièrement étudié l'administration de la guerre ; ses connoissances multipliées dans cette partie, son incorruptible probité l'avoient fait apprécier du général Hoche, qui le retint constam-

ment près de lui à l'armée des Côtes d'Océan et à celle de Sambre-et-Meuse.

Hoche, à l'époque du 18 fructidor, l'avoit désigné au gouvernement pour ministre de la guerre ; la véritable opinion publique sembloit s'être réunie à ce vœu. On ne prétend point pénétrer les raisons qui l'empêchèrent alors d'être accueilli par le gouvernement : les événemens ont prononcé depuis s'il eût été mieux d'adopter Chérin que Schérer.

Cependant sa ferme résolution, confiée alors à l'amitié, étoit de ne point accepter. Associé au général Augereau dans cette mémorable journée de fructidor, il n'en avoit voulu que les périls, et savoit répondre à tout reproche d'illégalité dans cette grande entreprise par le dévouement le plus absolu, et l'abnégation la plus entière de tout intérêt personnel. Mais depuis, voyant cette révolution, qui, dans l'intention de ses auteurs, devoit être la dernière des révolutions, corrompue encore par les factions, et dégénérée de la pureté de son principe, il ne put en dissimuler sa douleur, ni retenir l'expression de sa prévoyance.

Dans les discussions que ses rapports lui donnèrent avec l'autorité supérieure, souvent il aima mieux heurter et déplaire que laisser perdre à la vérité quelque chose de sa force. Chargé d'une expédition en Irlande, il offrit et demanda les moyens qui devoient en assurer le succès. Le Directoire s'obstinant à les lui refuser, Chérin donna sa démission de tout grade, c'est-à-dire de la seule ressource qui lui restât pour subsister après que la guerre avoit dévoré toute sa fortune, et préféra les angoisses de la gêne la plus étroite à la complicité de livrer nos vaisseaux et nos soldats à la mort et aux Anglais. Il accompagna cet acte de courage d'une énergique prophétie de tous les malheurs qui devoient suivre une entreprise aussi incomplète et mal ordonnée. Plusieurs de ses résis-

tances d'ailleurs ont été des prédictions, et peuvent être recueillies comme d'excellens conseils politiques.

L'amitié venoit dans son cœur après l'amour de la patrie, ou plutôt les objets de son choix prouvèrent que ces deux sentimens chez lui n'en formoient qu'un seul. Dans l'accomplissement de ce contrat sacré, il auroit suivi son ami à l'échafaud ; il le suivoit même au-delà de la mort. Il releva courageusement les cendres de Hoche, et ne refusa pour son compte aucune des inimitiés qui vinrent assaillir cet homme illustre dans la tombe.

Une femme aussi spirituelle que belle et bonne, l'appeloit quelquefois, en riant, *le bon-homme.* Cette plaisanterie, qu'un autre auroit pu croire refuser quelque chose à son esprit, le touchoit singulièrement, parce qu'elle s'adressoit à son cœur : la bonhomie, ou plutôt la bonté qui en est le fond, étoient effectivement celui de son caractère. Si, avec cette sensibilité exquise, à laquelle rien d'humain n'est étranger, on considère qu'il a sacrifié à la patrie ses plus tendres affections, on a la mesure de son civisme : c'est que son civisme et sa morale n'étoient pas la ressource de ses mécontentemens, mais les besoins habituels de sa vie ; et voilà pourquoi il leur immola toujours ce que le vulgaire appelle *bonheur et tranquillité.*

Un jour je dirai ses vertus malheureuses : quelques personnes les prendront peut-être pour l'accusation de leurs vices heureux. Ce n'est pas néanmoins la liberté de la presse que j'attends pour cela ; car je pense qu'il n'est pas plus au pouvoir d'une loi de donner cette liberté à l'homme de bien, que de la lui ravir ; mais pressé du besoin de parler de sa vie, je me vois trop près de sa perte, et ne puis que la sentir. J'entends encore ses dernières paroles : c'étoit en revenant des combats des 6 et 8 prairial ; il avoit plusieurs fois rallié les colonnes épuisées de fatigue et de besoin : épuisé lui-même, il me dit : *Nos plus cruels ennemis ne sont pas*

les Autrichiens. Voyant revenir hors de combat l'intrépide général *Ney*, qui avoit eu deux chevaux tués sous lui, et reçu trois blessures : *Faut-il que le premier officier de l'armée ait été réduit à faire le sous-lieutenant!* Prenant une part non moins vive au sort du brave adjudant général *Lorset*, qui avoit eu une côte fracassée au même endroit du champ de bataille, il s'écria : *Qu'ils sont heureux !* Il ajoutoit, les larmes aux yeux : *O Hoche, ô grande ame, combien tu nous manques !* Pour moi, convaincu par mes yeux que les vraies causes de tous nos désastres étoient 1°. le dénuement et l'inanition de nos troupes ; 2°. l'irritation des peuples *libres*, qu'on avoit plus opprimés que ne l'avoient jamais été les peuples *esclaves*, je m'écriois : *Rapinat, rends-nous nos légions !....* et nous répétions ensemble : *Joubert, Bernadotte, Lefevre ! hommes forts de l'amour et de l'estime du soldat ! Bernadotte, Joubert, où êtes-vous !* Atteint du plomb mortel dans la journée du 15, Chérin laissa tomber encore ces paroles entrecoupées par la douleur : *ô Hoche !*

Peut-être le chagrin profond qu'elles indiquent influa-t-il sur la témérité de sa mort ! On a vu de ces ames fortes, qui, après avoir long-temps lutté, fatiguées de l'impuissance de leurs efforts, courent se reposer dans la paix de la mort. Ce n'est pas que leur courage soit anéanti ; mais elles dédaignent de s'en servir désormais, et prennent en pitié tout ce qui les environne. Ce n'est pas le courage qui manque à Brutus après la bataille de Philippes, c'est qu'il ne peut plus espérer en la vertu !

Ainsi tombent successivement, dans toutes les histoires et dans la nôtre, tout à l'heure et si près de nous, les plus nobles instrumens des révolutions de la liberté. Demeuré au milieu de tant de débris, on se trouve comme sur une plage bouleversée par un tremblement ; on ne peut plus dire que l'on vit : c'est le cas de dire que l'on survit ; et quand à côté de la vertu qui suc-

combe tous les jours, on voit l'immortalité du crime qui triomphe tous les jours, on éprouve une certaine honte dans toute son existence; on voudroit s'y dérober en se réfugiant au sein des tombeaux; on n'est plus soutenu que par la pensée de rejoindre les amis qui nous échappent, et l'espérance de la mort peut seule faire supporter le poids de la vie.

Gardons-nous cependant de penser que le dernier soupir de Chérin ait été celui du désespoir! Il étoit déja dans la mort, lorsque se levant sur son lit de douleur, et comme ayant retrouvé ses forces, en tournant vers la France ses derniers regards et ses derniers vœux, il prononça en expirant le nom de *Sieyès*!!! (1).

Si le Corps législatif vouloit décréter que la dépouille mortelle du général Cherin fût réunie solemnellement à celle de Hoche, dans le mausolée que l'armée de Sambre-et-Meuse lui a fait élever près de Coblentz, il accompliroit le souhait le plus cher de ces deux morts généreux, et des amis qui ont le malheur de leur survivre. Cet honneur rendu à la bravoure républicaine ne seroit peut-être pas inutile à soutenir celle qui nous reste. L'armée attend les regards, écoute avidement les paroles des représentans de la nation; et le soldat français, que j'ai vu dans un très-grand besoin sans doute de subsistances de toute espèce, a plus besoin encore de ces encouragemens électriques, seuls capables de recréer des miracles et de relever la gloire de la République. Je ne crois point d'ailleurs que mon idée appelle le Corps législatif hors des routes dans

---

(1) Extrait de la lettre du premier aide-de-camp du général Chérin à l'auteur de cette notice, revenu d'Helvétie quatre jours avant la dernière affaire du 15..... *A son dernier moment, il a beaucoup répété le nom de* Siesse.

Nota. On a transcrit jusqu'à l'orthographe du nom de la citation, pour en garantir la vérité du soupçon même de l'éloge.

521

lesquelles il paroît vouloir faire rentrer la Constitution : je crois, au contraire, suivre et accompagner sa pensée ; car n'est-ce pas commencer le châtiment et le supplice du crime, que commencer de rendre hommage à la vertu ?

A. ROUSSELIN.

Paris, 27 prairial an 7 de la République française, une et indivisible.

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.
Messidor an 7.